

MARIE PASTOR

VIVANTE



Marie PASTOR

Vivante

© Marie PASTOR, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5244-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Sincères remerciements à ma chère Andrée, pour sa présence, son soutien, et
ses encouragements.*

*« L'extrême sensibilité est la clé qui ouvre toutes les portes, mais elle est
chauffée à blanc, et brûle la main qui la saisit. »*

*« Il nous faut naître deux fois pour vivre un peu, ne serait-ce qu'un peu. Il nous
faut naître par la chair et ensuite par l'âme. Les deux naissances sont comme un
arrachement. La première jette le corps dans le monde, la seconde balance
l'âme jusqu'au ciel. »*

*« On ne peut ressentir la douceur de cette vie, sans en même temps concevoir
une colère absolue contre le mal qui la serre de toutes parts. C'est une règle à
laquelle obéissent les peintres quand ils renforcent leurs noirs, afin que leurs
clairs, soient vraiment clairs. »*

Christian Bobin

C'est l'histoire d'une enfant. Une enfant un peu particulière. Elle passe beaucoup de temps à observer. Les nuages, les gens, les animaux, les lieux. Mais elle ne parle que très peu. Le dimanche après-midi, pour faire ses devoirs de mathématiques, elle s'aide de bâchettes multicolores. Cependant, le moindre faux pas déclenche chez sa mère, une sorte d'hystérie. Loin de produire le déclic escompté, ses éclats de voix ne font qu'ajouter à la confusion déjà grande de l'enfant, abasourdie par les vociférations maternelles. Dépitée par le mutisme réactionnel de sa fille, la mère, hurlant de plus belle, la pince et lui tire les cheveux. Mais l'enfant ne pleure pas. Elle garde ses larmes, rentrées à l'intérieur, s'imaginant que c'est peut-être sa faute, à elle, si cette maman est comme elle est. Certains jours, elle fait le pitre, nourrissant l'espoir qu'un sourire illumine enfin son visage de marbre. Elle cherche toujours à l'aider à la maison, les soirs où elle rentre fatiguée. Mais jamais la mère ne remercie l'enfant.

Très tôt, elle doit s'occuper de sa sœur, de cinq ans sa cadette. La mère rentre tard. Elle est chef du personnel. Titulaire d'un CAP de comptabilité, elle est parvenue à gravir les échelons, chose assez fréquente à cette époque de plein emploi, pour tout un chacun motivé par l'appât du gain. Lorsqu'elle remplit la fiche de renseignements de début d'année scolaire, sur laquelle il s'agit, entre autres, d'inscrire la profession des parents, l'enfant imagine que sa mère se comporte avec ses collègues de travail, comme elle le fait à la maison. Que son autorité naturelle lui a sans doute permis d'accéder à ce poste de « chef ». Le père, titulaire d'un CAP d'ajusteur, ne tarde pas à se saisir de l'opportunité de pouvoir, lui aussi, gagner plus d'argent, en devenant représentant. Il n'est donc que très rarement présent. Sillonnant la France, il lui arrive même de se rendre en Hollande, ou à Francfort, où se situe le siège de l'entreprise pour laquelle il vend des revêtements de sol. Le père a une véritable passion pour les voitures. Invoquant la nécessité de rouler à bord d'un véhicule neuf et sécurisé, compte tenu du temps, conséquent, passé sur la route, il en change régulièrement. Chaque année, à la même époque, il la revend pour la remplacer par un modèle flamboyant neuf. Ce rituel auquel il se livre avec ferveur, l'occupe pendant des heures. Il s'agit de choisir la marque, la texture des sièges, et la couleur de la carrosserie. Et ce n'est pas une mince affaire. Il lui arrive parfois de demander leur avis à sa femme et ses filles, dont l'intérêt pour la chose reste somme toute assez relatif. Mais in fine, le père opte pour un bolide en totale adéquation avec celui de ses

rêves. Tantôt BMW, tantôt Alfa-Roméo, tantôt Mercedes. Si le père jubile au volant de son joujou tout droit sorti de l'usine, l'enfant, elle, est prise d'un haut-le-cœur chaque fois qu'elle s'installe sur la banquette arrière. Les entêtants effluves émanant des matériaux synthétiques de l'habitacle, mêlés à ceux de la sous-couche des échantillons de moquette encombrant le coffre, lui donnent la nausée. Lorsqu'au fil des mois, l'atmosphère devient enfin plus respirable, le temps du renouvellement du véhicule sonne le glas d'une trop brève embellie. Si l'enfant parvient à se contrôler, sa sœur, en revanche, vomit régulièrement, malgré la pastille mentholée, préalablement avalée. Contraignant le père à stationner sur le bas-côté, elle s'attire les foudres de la mère, défendant la thèse de l'origine psychologique de ses vomissements.

— Papa, arrête-toi s'il te plaît ! j'ai mal au cœur...Je crois que je vais vomir...

— Mais non, tu ne vas pas vomir ! C'est dans ta tête ! On vient juste de partir, ce n'est pas possible ! Si tu ne fais pas un effort pour te retenir, tu ne pourras jamais voyager ! Tu ne pourras aller nulle part ! Tant pis pour toi !... La prochaine fois, tu resteras toute seule à la maison !

L'enfant déteste voir la mère se comporter de la sorte. Elle sait bien que ces mots ne sont pas ceux dont sa sœur a besoin. Ceux qui sauraient l'apaiser, la rassurer.

Les jours d'école, la mère, très prise par son travail ne réapparaît qu'en début de soirée. En l'attendant, après l'étude du soir, l'enfant sait devoir se doucher, et doucher la petite, parfois retorse. À son retour, la mère semble exténuée. Elle le fait savoir, se plaignant d'une réunion s'étant éternisée, ou de la densité de la circulation pour traverser les ponts sur le chemin du retour. Aucune parole bienveillante. Aucun sourire. Vite, manger, et se coucher, parce que, dit-elle :

« Le sommeil c'est important quand on va à l'école le lendemain. »

Toutes les soirées se ressemblent. L'enfant passe beaucoup de temps seule, à s'occuper de sa sœur. À l'école, on dit d'elle que c'est une rêveuse. Dans la cour de récréation, elle passe de longs moments les yeux rivés vers le ciel. La contemplation des nuages, et la magie de leurs successives métamorphoses la plongent dans un univers féérique, fruit d'une foisonnante imagination. Sur son carnet de notes est écrit : « *Trop peu de participation orale. Des étourderies.*

Peut mieux faire. » Ce qui lui vaut des reproches de la mère, qui à son tour, lui répète qu'elle pourrait mieux faire. Le père, lui, signe le carnet que la mère lui tend, le regardant à peine, et s'abstenant de tout commentaire. Un soir, la mère rentrant du travail sort d'un sac en papier rose, une superbe robe en fine dentelle de coton blanc sur fond bleu ciel. L'exhibant devant l'enfant tel un trophée, elle lance alors :

« Tu vois cette robe ? Je voulais te l'offrir pour ton anniversaire, mais comme tu n'as pas bien travaillé, je vais la garder. On verra plus tard, si tu la mérites. »

L'enfant pourtant, se montre très appliquée. Cahiers bien tenus, écriture perlée, et notes très convenables, bien que son esprit vagabond puisse parfois lui jouer des tours. Cela arrive lorsqu'elle s'ennuie. Elle s'évade alors dans un espace hors du temps, dont elle ne s'échappe que lorsqu'un élément extérieur met fin à sa rêverie. Les moments qu'elle affectionne particulièrement sont les cours de chant. Une professeure dédiée vient dans la classe une fois par semaine. Certains jours, elle accompagne les élèves avec son guide-chant, d'autres fois, elle se contente de brancher un magnétophone. Le cours, préenregistré commence alors par des vocalises et se poursuit avec l'accompagnement musical de la chanson en cours d'apprentissage. Cette option est celle que l'enfant préfère, les aigus du guide-chant pouvant de fait, heurter ses tympanes. La chanson « Petit Boris et Natacha » de Jean Naty-Boyer la submerge de bonheur. Lorsqu'elle la chante, tout son être est en émoi.

« *Raconte nous petite mère...Jusqu'à demain.* ». À cet instant, l'enfant rêve d'une maman qui lui raconterait des histoires. Une maman douce et attentionnée qui la prendrait dans ses bras pour l'embrasser et la câliner, comme elle en voit dans certains feuilletons télévisés.

Un jour, la maîtresse demande aux élèves d'illustrer le poème « À ma mère » de Théodore de Banville. Le cahier de poésie de l'enfant est très bien illustré. Chaque dessin est riche, soigné et coloré. Aucun détail n'y est laissé au hasard. Pourtant, comment ne pas remarquer une différence de style notoire dans l'illustration de ce dernier poème. Le dessin est bâclé. Son schématisme, extrême, dénote avec les nombreux détails figurant sur tous les autres. S'agit-il là d'une simple coïncidence, ou d'une volonté délibérée de l'enfant ? Une sorte de message. Une bouteille à la mer ?...

Ne supportant pas la moindre faute d'orthographe, la mère passe au crible chaque ligne d'écriture de l'enfant. Lorsque son regard affûté en détecte une, son faciès devient plus terrifiant encore, que ceux des gargouilles de Notre-Dame.

— Puisque tu n'as toujours pas compris que le verbe « apercevoir » ne prend qu'un « p », tu vas m'écrire cent fois : « Je commence à m'apercevoir qu'apercevoir ne prend qu'un « p » !! !... »

N'ayant d'autre choix que de se soumettre aux injonctions de la mère, l'enfant s'exécute sans mot dire.

Ce que l'enfant déteste plus que tout, ce sont les cours d'éducation physique. Grimper à la corde est pour elle un véritable calvaire. Cheveux courts, biceps de gymnaste, la professeure, madame Lépine, prend un malin plaisir à gouailler les élèves ne prenant pas de hauteur sur cette fichue corde de malheur.

« Allez Allez ! ...Un petit effort là ! ...Qu'est-ce que vous avez dans les bras ? ! ...Du pâté de foie ? ! ...Allez ouste !... On pousse sur les pieds, et on monte les bras, l'un après l'autre, en tirant sur la corde ! »

L'enfant a beau déployer toute son énergie pour tenter de se hisser, le manque de force de ses maigres bras la laisse coincée là. Tout en bas. Son corps fluët se balance alors de gauche à droite, tel une saucisse sèche suspendue sur le présentoir d'un charcutier. Imaginant alors le pitoyable spectacle dont elle gratifie camarades et professeure, l'enfant s'esclaffe intérieurement :

C'est moi Jane !... Je m'envole dans les airs pour rejoindre mon Tarzan !

Autant dire qu'à ce rythme, le bougre va devoir s'armer de patience. Quant aux séances de natation à la piscine municipale, elles ne sont guère plus glorieuses. La forte odeur de chlore, mêlée à celle du caoutchouc du bonnet de bain obligatoire, ont tôt fait de lui donner la nausée. Ayant par ailleurs quelques soucis de coordination, ces cours à la piscine ne sont pas plus agréables que ceux de madame Lépine. Mais, ne pouvant y échapper, l'enfant n'a d'autre choix que de s'y soumettre. En revanche, le remplissage de son encrier, chaque début de semaine, est un moment qu'elle affectionne particulièrement. L'odeur de l'encre, tout comme le crissement de la plume glissant sur le papier, sous l'impulsion du geste, lent et minutieux, la ravissent. Lorsqu'elle a la chance d'avoir un manuel de lecture neuf, en début d'année, la première chose qu'elle fait, c'est l'ouvrir en

son milieu pour y plonger son visage. Les yeux fermés, elle se délecte alors de cette odeur de papier neuf et d'imprimerie si caractéristique.

Arrive enfin le jour d'anniversaire. L'enfant a dix ans. Pour l'occasion, et pour la première fois depuis sa naissance, elle est autorisée à inviter deux trois copines de classe pour un petit goûter à la maison. En tout état de cause, l'enfant, plutôt réservée, serait bien en mal de pouvoir inviter plus de trois camarades. Une cousine sera, pour l'occasion, la quatrième invitée. L'une de ses camarades se prénomme Lauriane. C'est la fille de sa maîtresse, madame C. L'enfant, même si elle n'a pas de grandes conversations avec Lauriane, éprouve une grande sympathie pour elle. De la compassion, plus exactement. La pauvrete subit régulièrement de terribles sévices de la part de sa mère, sous les yeux de tous ses camarades de classe. Elle n'a aucun droit à l'erreur. Madame C, une femme d'apparence revêche au faciès inexpressif ne tolère pas que sa fille obtienne d'autres notes que des 10 sur 10. Un jour, l'enfant est témoin d'une scène à jamais gravée dans sa mémoire. Madame C. estimant sans doute que Lauriane aurait pu éviter l'unique erreur commise dans son devoir de mathématiques, commence à hurler sur sa fille à laquelle elle a demandé de se mettre devant le tableau. Face à ses camarades. Lauriane, abasourdie et humiliée, baisse les yeux, pétrifiée par la honte. Visiblement heurtée par ce qu'elle interprète peut-être comme un manque de respect, madame C. s'empare de l'énorme compas suspendu sur le clou où sont rangés les outils de géométrie. Elle s'approche de sa fille et la frappe violemment. À trois reprises. Sur l'arrière-train. L'enfant, submergée de tristesse, remarque que Lauriane garde, elle aussi, ses larmes rentrées à l'intérieur. La colère monte alors en elle. Tout son être bouillonne, tel un volcan en éruption. Dans ces moments, l'enfant déteste sa maîtresse. Elle s' imagine, volant au secours de sa camarade, arrachant le compas des mains de madame C. pour lui faire subir le même sort que celui infligé à sa fille. Malheureusement, elle ne peut rien faire contre ce qu'elle perçoit comme une immense injustice. Juste assister, impuissante, à cette effroyable scène.

La veille du goûter, la mère offre à l'enfant la robe aperçue quelques jours auparavant. Parce qu'au fond, elle aime que ses filles soient belles. Bien habillées, bien coiffées, amidonnées et frisées. L'enfant a une épaisse et longue chevelure brune. Les jours fériés, la mère lui met parfois des bigoudis qu'elle doit garder très longtemps sur la tête, le temps que ses cheveux finissent de sécher en boucles. Lorsque l'enfant se risque à dire que ça lui fait mal, la mère se